

**Ecrivez la terminaison des participes passés.**

*Le texte suivant parle de Manu, une jeune fille qui s'est follement éprise d'Antoine, un garçon de son âge qu'elle a rencontré dans un café. Mais Crip, le frère de Manu, est jaloux. Il a décidé de régler l'affaire à sa manière. C'est Manu qui parle:*

Il faisait nuit aux Glaïeuls quand je suis rentrée. Le bar était fermé, la rue déserte. Maman dormait au salon devant la télé allumée. Je ne l'ai pas réveillée. Je ne pouvais pas dormir, moi. Pas tout de suite. J'avais la tête trop pleine. (...) Alors j'ai pris un cahier neuf et, couchée sur mon lit, j'ai commencé à écrire dessus. N'importe quoi. Ma vie, mes pensées, mes rêves. J'en ai couvert des pages et des pages.

C'est la porte d'entrée, en claquant, qui m'a réveillée. Et puis des bruits de pas. Le pas traînant de Crip, le sifflement de ses baskets contre le sol en lino. Il était trois heures du matin. Il a ouvert la porte de ma chambre, allumé la lumière. Sans franchir le seuil, il m'a regardée un moment. Il y avait du sang sur sa joue et sur ses mains. Il était sale et épuisé. Mais surtout, il avait l'air d'un fou. Il m'a juste dit: «J'ai réglé le problème.»

Je ne sais pas ce que j'ai fait ensuite, s'il m'a dit autre chose, si j'ai dû le bousculer ou bien s'il m'a laissée sortir; je ne sais pas si ma mère était réveillée ou non, s'il faisait froid dehors. Oui, puisqu'il neigeait. Je ne sentais rien. J'ai couru dans la nuit jusqu'au sommet de la colline, jusqu'aux quartiers du haut. Quand je suis arrivée, il y avait une ambulance devant la petite maison, et une voiture de police. (...) Couchée sur le trottoir, une mobylette finissait de flamber en répandant de longues traînées d'huile sale. Le portail avait été arraché, la porte fracassée. On a essayé de m'empêcher d'entrer mais j'ai crié, je me suis débattue. La maison était déserte. A l'étage, la chambre d'Antoine était déserte aussi. Mais ce n'était plus sa chambre, c'était un terrain vague.

Les affiches avaient été déchirées, les meubles renversés, le contenu de tous les tiroirs était répandu par terre. Le vent qui entraît par les carreaux cassés faisait voler les pages arrachées à ses cahiers, à ses livres. Et par terre, sous mes pieds, partout traînaient des lambeaux de sa bande dessinée et des portraits de moi, piétinés, barbouillés d'encre, mis en pièces par une bande de fous furieux.

Les policiers m'ont conduite à l'hôpital, avec les grands-parents d'Antoine qui étaient rentrés entre-temps et qui ne comprenaient pas. L'inspecteur m'a interrogée. Il était sûr que je connaissais ceux qui avaient fait le coup. «Ils devaient être trois ou quatre», disait-il. «Sûrement des types des Glaïeuls. On les trouvera de toute façon, tu sais. Et si tu les protèges, ça te rend complice.» Je me suis tue (se taire). Je ne pouvais pas rester dans la salle d'attente, affronter le regard des grands-parents et ne pas répondre à toutes les questions muettes qu'ils me posaient avec leurs yeux tristes, alors, j'ai marché tout le reste de la nuit dans le jardin devant le hall d'entrée. Je n'étais ni désespérée ni en colère. C'était au-delà.

*Jean Guilloré: "Les yeux d'Antoine", in: Je bouquine N°112, © Bayard Presse S.A.*